

Ceux qui m'aiment prendront le train de Patrice Chéreau

Eza Paventi

Volume 17, numéro 4, hiver-printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59548ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paventi, E. (1999). Compte rendu de [*Ceux qui m'aiment prendront le train* de Patrice Chéreau]. *Ciné-Bulles*, 17(4), 55–56.

Ceux qui m'aiment prendront le train

de Patrice Chéreau

par Eza Paventi

mettant en vedette Isabelle Adjani. Dans **Ceux qui m'aiment prendront le train**, le réalisateur porte son attention sur des gens simples, plongés dans une histoire à la fois fertile en rebondissements et condensée dans le temps.

La petite Élodie (Delphine Schiltz) attire l'attention de sa mère sur une voiture qui file à vive allure avec un cercueil placé à l'arrière. Toutes deux à bord d'un train, elles sont en route pour Limoges afin d'assister aux funérailles de Jean-Baptiste (Jean-Louis Trintignant), peintre reconnu et professeur respecté, ayant influencé et fasciné bon nombre d'amis, d'amants et d'élèves au cours de sa carrière. Avant de mettre fin à ses jours, il a émis le souhait d'être enterré dans sa ville natale.

Dans le train, on fait également la connaissance de Jean-Marie (Charles Berling), neveu de Jean-Baptiste, obligé de faire le voyage avec son ancienne compagne, Claire (Valéria Bruni-Tedeschi). Il y a peu de temps que Jean-Marie a quitté Claire, arrogante et colérique. Parallèlement à cette histoire se dessine celle de François (Pascal Greggory), ancien élève du peintre et amant de Louis (Bruno Todeschini), une liaison à laquelle il souhaite mettre fin, tout

Ceux qui m'aiment prendront le train

35 mm / coul. / 122 min / 1998 / fict. / France

Réal.: Patrice Chéreau
Scén.: Danièle Thompson, Patrice Chéreau et Pierre Trividic
Image: Éric Gauthier
Mont.: François Gedigier
Prod.: Telema
Dist.: Films Lions Gate
Int.: Pascal Greggory, Valeria Bruni-Tedeschi, Charles Berling, Jean-Louis Trintignant, Bruno Todeschini, Sylvain Jacques, Dominique Blanc

Patrice Chéreau mène une double carrière de cinéaste et de metteur en scène depuis plusieurs années. Plus présent sur les scènes de théâtre qu'au cinéma, il a réalisé quelques films (**la Chair de l'orchidée**, **L'Homme blessé**) avant de connaître un important succès avec son adaptation du roman d'Alexandre Dumas, **la Reine Margot**, un film à grand déploiement



Pascal Greggory et Charles Berling dans **Ceux qui m'aiment prendront le train** de Patrice Chéreau

en entretenant une relation avec Bruno (Sylvain Jacques), un jeune séropositif.

Lorsque le train se met en branle, une confusion presque totale s'installe sur l'identité et l'appartenance des personnages. Toutefois, on accepte volontiers la complexité des rapports entre les parents, les amis et les amants du défunt. Les situations truculentes dans lesquelles sont plongés ces personnages burlesques captivent et fascinent. D'autant plus que les dialogues, souvent percutants, ajoutent au caractère cynique et déconcertant du film.

Le récit se déroule sur une période de deux jours. Les confrontations, les déchirements, les moments de tendresse furtifs, bref, les émotions que vivent les personnages défilent à toute allure. Dans le train, tous les plans, ou presque, sont tournés caméra à l'épaule. Malheureusement, le récit s'essouffle lors de l'arrivée à Limoges. Après l'enterrement de Jean-Baptiste, tous passent la nuit dans la maison du peintre. À ce moment, le rythme effréné du début s'estompe. Les plans sont plus statiques, le montage moins dynamique. Chacun des personnages, avant d'accepter le suicide de Jean-Baptiste, doit en quelque sorte régler ses comptes avec ceux qui les entourent. Cette mort pousse François à tourner la page sur l'idylle amoureuse qu'il a autrefois vécue avec le défunt. Du coup, il délaisse ses deux amants du moment. L'événement deviendra également pour Vivianne (Vincent Perez), autrefois Frédéric, le symbole de l'enterrement de son ancienne identité sexuelle. Quant à Claire et Jean-Marie, ce triste moment leur fournira l'occasion de se rapprocher et de se réappropriser.

Malgré la présence d'acteurs venant de tous les horizons, peu de fausses notes, à part peut-être Vincent Perez, pas très convaincant dans le rôle de Viviane. Chaque acteur arrive à se démarquer, qu'il tienne un rôle important ou secondaire. Et puis, à travers eux, à travers ce qu'ils sont, ce qui les préoccupe, ce qui les emballe, on devine la silhouette fugitive de Jean-Baptiste. Tel un croquis, Jean-Baptiste, figure centrale du film, toujours un peu floue, semble à l'origine de ce que sont devenus les autres.

Ceux qui m'aiment prendront le train, c'est aussi une course au bonheur pour ceux qui

restent. Parviendront-ils à destination? L'avenir de ces étranges passagers demeure incertain. C'est ce parcours, chaotique et parfois inégal, qui captive plus que tout. ■

L'École de la chair

de Benoît Jacquot

par Jean Beaulieu

Après une très longue absence de nos écrans, voici le second film de Benoît Jacquot à illuminer nos salles cette année. Le succès qu'a connu **le Septième Ciel** n'est certes pas étranger à cet état de fait — le nom d'Isabelle Huppert en tête d'affiche non plus. **L'École de la chair**, adaptation d'un roman de l'écrivain japonais Yukio Mishima, dont l'action a été transposée de Tokyo à Paris, risque toutefois de connaître beaucoup moins de succès. En effet, avec ce nouveau film à peu près sans surprise (sauf peut-être la présence de Vincent Lindon dans un contre-emploi audacieux), Jacquot obtient à peine la note de passage.

Dans ses films précédents, Jacquot avait étonné avec la structure rythmique de **la Fille seule** ou la construction binaire du **Septième Ciel**, illustrant respectivement le mélange amour-travail d'une jeune femme et les relations difficiles d'un couple. On ressent fortement l'absence de Jérôme Beaujour à l'écriture de ce nouveau film; Jacques Fieschi, qui n'a pourtant rien d'un débutant (il a notamment collaboré aux scénarios de **Police** de Maurice Pialat et de **Nelly et M. Arnaud** de Claude Sautet), n'a su donner à son adaptation le souffle romanesque nécessaire pour vraiment donner chair aux personnages (on dirait que toute l'action se passe dans leurs têtes), contrevenant ainsi au titre même de l'œuvre. Par contre, une certaine maîtrise passe dans les dialogues où, à la faveur de quelques scènes elliptiques, triomphe le non-dit. La caméra de Caroline Champetier